

lesoirculture@lesoirdalgerie.com

TAHAR OUETTAR, ÉCRIVAIN DRAMATURGE :

«L'être humain est une somme d'émotions qui grandissent de la prime jeunesse à la mort»

Dès la première image, le décor est planté, le personnage projeté aux yeux du spectateur : feu Tahar Ouetar, au crépuscule de sa vie, dans une posture provocatrice, comme il l'a toujours été. Etendu sur le divan pour Akher Kalam (les Dernières Paroles), il en dira beaucoup dans le documentaire que lui a consacré Mohamed Zaoui, révélant parfois certains aspects mal connus ou méconnus d'un personnage controversé, d'un écrivain au talent reconnu, mais qui traînera jusqu'à la fin de sa vie l'étiquette d'apparatchik d'un parti de plus en plus discrédité, le FLN. L'As, Az-Zilzal en sont le reflet.

Visage décharné, mangé par une barbe de plusieurs jours, Tahar Ouetar, durant plus d'une heure (58,22 mn), se présente dans toute sa nudité, un homme sans mystère, loin des intrigues, humain dans sa faiblesse, généreux dans les rêves qu'il nourrissait. Il sait qu'il lui reste peu de temps à vivre : «Ma mort est un film hitchcockien où évoluent trois acteurs : la mort, les gens et moi.» La mort va le marquer pour toujours : «J'ai vu mon père mourir ainsi que mes deux frères. Deux jours après j'ai ressenti une violente douleur qui sera à la base de mon désir d'écriture.» «Je vis sur des brisures, dans un tumulte permanent, une révolte en moi-même.»

Le romancier égyptien dit de lui : «C'est un écrivain vrai, doué et fatalement il se préoccupait du temps et donc de la mort.» Il est fondateur du roman arabe avec Naguib Mahfouz, Tewfik El Hakim, Elma Saïdi», dit, quant à elle, Samia Alae Ibrahim, romancière égyptienne. Il est vrai que Tahar Ouetar a eu le privilège de naître là où a vu le jour l'illustre Apulée Madaure, à M'daourouch (Souk Ahras). «Je n'ai pas peur de la mort, mais j'aimerais qu'elle me prenne dans mon sommeil et qu'elle soit la plus douce possible», avoue l'écrivain.

A l'hôpital Saint-Antoine (France) où il se soignait sans espoir de guérison d'ailleurs, l'écrivain profite de l'éloignement des médecins pour tapoter sur son Laptop et achever le dernier tiers d'un roman (*Qasid El Tadaloul*), entamé à Chenoua-Plage (Algérie) en



Photos : DR

2007. Il ne s'encombre plus des livres. Celui qui a fait la medersa «parce que j'avais passé l'âge pour l'école française», consacre ses lectures au Saint Coran. «Je suis imbu du Coran, c'est ma force, la base de mes références.» «Mon père voulait que je sois imam.» Il ne s'en séparera jamais. Autre compagnon insolite, sa canne à tête de fauve sculpté à qui il donne le nom d'Obama.

Dans ses longs soliloques, c'est son partenaire de dialogue, tous les sujets y passent. Et c'est appuyé sur cette canne qu'il dit non sans fierté avoir connu et avoir été l'élève d'illustres animateurs de l'Association des oulémas dont cheikh Ahmed Hamani, Larbi Tébesi, cheikh Chibane, Mohamed El Mili, Bachir El Ibrahim. Dès lors, l'auteur de *El haouet oua el qasr* ne nous surprendra pas lorsqu'il s'exprime en arabe classique tout le long du documentaire. Il prend toutefois les devants et s'explique : «Tamazight est la langue de nos émotions, une langue entre moi et mon enfance, mon adolescence, de ma mère.» Et : «Je suis Arabe au plan civilisationnel, d'origine amazighe ou plutôt d'identité jusque dans ma façon de réfléchir et d'écrire, différent des Arabes.» Soufiste par Farid El Attar et Rabia, l'écrivain aime fredonner en permanence — «j'assume à 100% mon héritage» — jusqu'à remplir le répertoire de son téléphone : Aïssa El Djermouni, Begar Hadda, cheikh Bouregaâ... Un rapport aussi peut-être avec une frustration de

jeunesse. L'écrivain dit qu'il a failli être musicien si un malin ne lui avait pas volé sa guitare qu'il venait d'acheter : «J'ai pleuré, tapé des pieds, cherché partout en vain.» Il ne fera donc pas de conservatoire mais Djamaâ Zitouna et Ben Badis. Pourtant ses lectures de Khalil Djibrane, El Aqad, Taha Hussein, Zaki Mobarek, El Rafia lui feront adopter une attitude critique de l'enseignement islamique : «Le problème de l'islam et des musulmans est qu'ils vous apprennent ce qui est déjà connu.» Philosophe, il dit : «L'être humain est une somme d'émotions qui grandissent de la prime jeunesse à la mort.»

Se réclamant de l'aile gauche du FLN, étiqueté de baâthiste par ses détracteurs et de nationaliste zélé par d'autres, Tahar Ouetar décédera le 12 août 2010 à l'âge de 74 ans. Il lui sera toujours reproché ses attaques notamment contre Tahar Djaout, assassiné par les terroristes islamistes quelques années auparavant, affirmant que c'est «une perte pour la France» dans une conférence animée au Centre culturel...français !

Controversé aussi parce que l'écrivain a, un temps, flirté avec les idées communistes qui lui ont valu une publicité de la part du parti clandestin à l'époque, en l'occurrence le PAGS (Parti de l'avant-garde socialiste, ex-Parti communiste algérien). Et comme s'il voulait apurer un passif, l'écrivain doublé d'un dramaturge se laisse aller aux confidences dans une longue litanie : «Pour moi marxisme, socialisme, communisme sont du domaine du rêve de Jésus Christ, du prophète Mohamed, Abou Dhar El Gheffari, Ali Ben Abi Taleb... C'est le rêve de l'homme d'une vie sans injustice, sans fanatisme, sans inégalités.» Il insiste : «Ce rêve m'habite, je ne peux pas m'en départir en dépit du mal causé par la bureaucratie soviétique ou l'échec d'une équipe.» C'est tout un pan de l'histoire de ses démêlés avec les «progressistes» de l'époque qui est ignoré dans le documentaire.

Apulée de Madaure a été le fondateur du roman littéraire. Pour lui, *L'âne d'or* et pour Ouetar *Noces de mulet*. De là à refuser d'être honoré de la distinction Apulée, le pas est franchi, mais l'écrivain aura vite fait de s'excuser, dans une lettre, auprès des habitants de M'daourouch. Son refus était motivé par la crainte de récupération de sa notoriété, rapporte Azzedine Mihoubi, alors président de l'Union des écrivains algériens.

Brahim Taouchichet

MOHAMED ZAQUI, CINÉASTE, PRIX DU «PALMIER D'OR» À ALEXANDRIE (ÉGYPTE) :

«J'attends la reconnaissance de mon pays»

Le Soir d'Algérie : Attaché de presse, journaliste, écrivain, aujourd'hui réalisateur de cinéma. Je suis tenté de te poser une question pas forcément classique : qu'est-ce qui fait courir Mohamed Zaoui ?

Mohamed Zaoui : Soyez-en sûr, ce n'est pas l'argent. L'argent influe sur les relations humaines et les corrompt. Pour répondre à ta question, je dirais que mon parcours professionnel et culturel et de ma vie en soi est courant. C'est le cas de nombreux attachés de presse de ministère, d'entreprises publiques et de wilayas où l'on trouve des opportunités qui son mises à profit. Il est vrai qu'il n'était pas dans mes rêves d'être attaché de presse dans une wilaya, je n'ai occupé ce poste que par un concours de circonstances à Annaba dont un écrivain français a dit : «Ses tombes donnent l'envie de mourir.» En fait, quelques jours après la fin de mes études de sociologie à l'Institut des sciences sociales du Caroubier en 1986, j'ai été invité par les organisateurs du 1^{er} Festival national de la chanson raï afin d'animer une intervention ayant pour thème «L'image de la femme dans la chanson raï». Les circonstances ont fait que le wali, Baghdadi Lalaouna, me propose de devenir l'attaché de presse de son cabinet.

En cette période, j'étais jeune journaliste à la revue *l'Unité*, sans logement. Avec beaucoup d'appréhension, j'ai accepté ce poste car j'avais très peu d'estime pour les fonctions administratives. J'avais à peine 25 ans et j'étais en plein romantisme révolutionnaire car j'avais toujours inscrit mon action dans la nécessité de changer la société ! Au début de ma prise de fonction, c'était difficile pour moi de porter par exemple une cravate ! Aujourd'hui, je n'ai pas changé. Je vous avoue que je craignais qu'en devenant «fonctionnaire» j'allais voir s'envoler mes rêves de révolution. Heureusement que cela ne s'est pas produit puisque j'ai pu pratiquer le journalisme, métier que j'avais commencé à exercer dès l'âge de dix-sept ans. Les deux

walis qui ont exercé à la wilaya de Annaba, Baghdadi Lalaouna et Hamid Sidi Saïd, m'ont aidé à créer une revue. Hamid Khodja, qui était directeur de cabinet des deux walis, m'a fortement encouragé à mettre sur pied *L'Echos de Annaba* qui détonnait par son style et ses articles dans le contexte de l'époque. Par la suite, j'ai fait appel à des amis de l'université de Annaba afin d'en faire une revue de qualité, diversifiée dans sa nouvelle version et vendue sur le marché. Mais je ne pouvais me satisfaire du simple rôle d'intermédiaire entre les journalistes et les services de la wilaya. Je me suis toujours tenu à ma vocation de journaliste que ce soit au quotidien *El Massa* ou à *El Khabar* dont je suis membre fondateur.

Troquer le stylo contre une caméra, comment s'est faite cette transition qui n'est pas évidente ?

Je n'ai jamais pensé qu'un jour je ferais du cinéma. Face aux cinéastes qu'il m'était donné de rencontrer, j'avais un trac terrible. Je suis intimidé lorsque j'assiste à leurs films ou lorsque l'on me décerne un prix pour les miens.

Je n'ai pas fait d'école de cinéma. Ma première transition s'est faite du stylo vers l'ordinateur dans les années 1990. Je suis venu au cinéma du fait de ma passion pour la photographie numérique. Tu sais très bien que l'image au cinéma ne diffère pas de la photo qui fixe un événement qui s'est produit en une image figée ou un instantané. Je prenais énormément de photos. De plus, mon penchant pour l'art pictural et ma fréquentation des salles d'exposition ont contribué à forger ma sensibilité et mon regard. D'autre part, il y a ce caméscope que m'a offert mon père. Je passe ainsi à la prise de vue d'objets en mouvement, la nature et les gens, notamment ceux de Djanet, films qui ont émerveillé mes amis qui m'ont encouragé à aller de l'avant. C'est le cas de mon ami Abdelkrim Sekkar qui a projeté mes vidéos au théâtre de Londres. J'ai acquis en 2000 une caméra PD

150 sur laquelle je me suis beaucoup entraîné. Je me documentais beaucoup et j'ai même fait à Paris une formation payante de 15 jours. Il est vrai que ma collaboration avec les chaînes de télévision arabes à vocation économique ainsi que la chaîne Abou Dhabi m'a poussé à m'intéresser aux «features». Je recherchais le sensationnel, l'inédit, m'éloignant de la couverture des réunions officielles. Par le truchement de mon travail avec la télévision, j'en suis venu au film documentaire. Quelques années après ma venue en France, j'ai rencontré le cinéaste Ahmed Rachedi qui m'a proposé de collaborer avec la Télévision nationale. Ainsi j'ai réalisé de longs reportages qui se rapprochent du film documentaire, dont *Mai 4* et *Les porteurs de valises* sur les Français qui ont soutenu la révolution algérienne.

Il faut rappeler que tu vis en France, en exil, fuyant le terrorisme qui a ensanglanté durant plus de 10 ans l'Algérie. C'était pour toi un choix inévitable ?

Non, je n'ai pas choisi de partir tout au début parce que j'encadrais et j'animais un journal, *El Waqt*, en 1994. Le contexte n'était pas favorable à l'exercice du métier, mes collègues tombaient régulièrement sous les balles et les coups de poignard des terroristes. Je ne pouvais donc rentrer chez moi, à Médéa, au risque d'être tué en cours de route. Je n'avais d'autre choix que de partir. Ma femme, française, un jour a réuni toutes nos affaires pour quitter une ville qu'elle aimait pourtant beaucoup, suite au communiqué du FIS qui menaçait de mort tous les étrangers qui ne quittaient pas le pays. Je rejoignis donc ma femme en France six mois après son départ. Il en a résulté une vie d'angoisse et d'amertume inhérentes à l'exil.

On dit que l'exil c'est le saut dans l'inconnu, la galère. Est-ce le cas pour toi ?

Pour être franc avec toi, la blessure causée

par l'exil est profonde. Mais la galère de mes collègues qui se sont exilés en France l'est encore plus. Dans mon cas, la loi sur le travail en France me permettait d'avoir un emploi dans la mesure où j'étais marié à une Française. J'ai ainsi obtenu la carte de séjour de 10 ans. Les journalistes réfugiés en France ont rencontré de nombreuses entraves, les portes des journaux français leur étaient fermées. Moi-même j'ai dû me rabattre sur d'autres boulots, tel celui de gardien dans un centre commercial.

«Force et fragilité chez les deux personnages qui se sont sacrifiés pour le pays que tout Algérien doit garder en mémoire et en tirer fierté.»

Revenons à nos moutons, si tu permets l'expression. Le film documentaire, pourquoi ce choix ?

Je ne saurais trop dire. Par contre, j'ai éprouvé un énorme plaisir lors de mon premier film sur les arabisants français. C'est de l'écriture iconographique télévisuelle spontanée.

Par ailleurs, le film documentaire n'exige pas d'énormes moyens. Le développement technologique dans l'audiovisuel m'a facilité le travail. Le prix de la caméra ne dépasse pas 3 000 euros. Je n'avais pas besoin de beaucoup de monde ou de techniciens car je maîtrisais déjà les techniques du son, de la lumière et la prise de vue.

Le moins que l'on puisse dire c'est que tu es un cinéaste comblé à en juger par les prix et les distinctions qui couronnent déjà tes travaux dont les plus récents, *Retour à Montluc* (2013), prix du «Poignard d'or» qui met en scène le double condamné à mort Mustapha Boudina, et *Akher Kalam* (2015) sur l'écrivain arabophone feu Tahar Ouetar, prix du «Palmier d'or». C'est déjà la consécration dans une carrière que tu viens de commencer ?

Bien que j'ai eu le prix du «Poignard d'or» à Mascate (Oman), je n'étais pas sûr de décrocher celui du «Palmier d'or» à Alexandrie (Égypte).